

UN ASPECT DE L'EMIGRATION DU DEBUT DU XX^e SIECLE AU QUEBEC: HUBERT BIERMANS, PIONNIER ET PHILANTHROPE

ANDRÉ VERMEIRRE

La présence des néerlandophones au Québec est un phénomène méconnu du public québécois. Il faut reconnaître que leur activité ne défraye pas les journaux et qu'aucun historien n'est encore parvenu à faire le bilan de l'apport des gens du plat pays à la société québécoise. L'anonymat qui entoure cette participation pourrait s'expliquer de multiples façons. Citons par exemple, la capacité d'intégration rapide et sans heurts des néerlandophones à la société qui les accueille.

Bien que nous sommes en terrain inconnu, il ne m'a pas fallu longtemps pour choisir le sujet dont je vais vous entretenir. En effet, les travaux que j'accomplis actuellement en rapport avec l'histoire des Belges au Canada, ont ceci de particulier que les points de repère qui jalonnent cette histoire ne sont pas constitués par des décisions politiques ou collectives, mais par des initiatives personnelles. Seuls les journaux et quelques survivants témoignent pour ceux qui ont un jour marqué l'actualité de leur empreinte. Il serait cependant présomptueux de laisser sous-entendre que l'apport des néerlandophones au Québec fut déterminant au point qu'il influença l'histoire de la province: leur nombre ne le permettait pas. Soyons plus réalistes et reconnaissons qu'à l'image des autres immigrants, ils se contentèrent d'harmoniser leur personne et leur activité avec l'entourage, provoquant pour le moins, la curiosité et la réflexion.

Du côté européen, plus particulièrement en Belgique, le désir de résoudre la crise économique des années 1880 par l'émigration des surplus de la main d'oeuvre rurale, se traduit par beaucoup de déclarations d'hommes politiques, mais bien peu de mesures concrètes. L'Etat pratique une politique d'encadrement, les gouvernements se préoccupent de leur responsabilité à l'égard des citoyens qui quittent le pays: la prudence s'impose.

L'initiative viendra donc principalement des individus. Certains d'entre eux se plaisent à souligner la complémentarité du Canada et de la Belgique. D'une part, un surplus de produits agricoles, mais un manque d'hommes et d'autre part, un surplus de main d'oeuvre et un besoin d'importer des céréales. A cette équation s'ajoute la puissance économique de la Belgique. Grâce à son développement industriel précoce, elle se classe à l'aube du XX^e siècle, parmi les trois nations les plus industrialisées du globe. De ce fait, elle est à l'affût de débouchés pour ses produits et ses capitaux. Bien que timide dans le domaine de l'émigration, la Belgique ne l'est pas

dans le secteur de l'expansion économique: les terres lointaines, notamment l'Afrique et l'Asie, attirent particulièrement les hommes d'affaires. Par contre, les tentatives sont plus timides à l'égard de l'Amérique du Nord, particulièrement du Canada.

Aucune recherche n'a encore été faite à ce sujet, mais il semble que dans un pays comme le Canada, fortement influencé par le milieu anglophone des affaires, il y a peu de place pour des pays comme la Belgique et la Hollande. Du côté belge, on note cependant l'activité déployée par Ferdinand Van Bruyssel, consul général de 1885 à 1894. Même après avoir quitté son poste, il continuera à encourager les relations commerciales entre le Canada et son pays d'origine. C'est ainsi qu'il convainc le Banque d'Outremer de Bruxelles, de placer des capitaux dans la création d'une usine de pulpe à Shawinigan, usine qui constitue le point de départ des événements dont j'ai choisi de vous entretenir.

A la fin du XIX^e siècle, le Québec tente d'attirer à lui une part des immigrants qui se dirigent vers le Canada. Principale porte d'entrée, "la belle province" semble bien placée pour le faire: elle aussi a des territoires à défricher, à peupler ou à repeupler. Car en effet, cette époque se caractérise par l'exode d'un grand nombre de Québécois vers les régions voisines dont les industries requièrent une main d'oeuvre abondante. Le vide causé par ces départs a des conséquences fâcheuses pour l'agriculture locale. Mais ce n'est que sous le gouvernement de Honoré Mercier, et plus tard sous celui de Lomer Gouin, que le Québec manifeste la ferme volonté d'utiliser l'immigration comme un élément du développement économique de la société québécoise. La visite que fait le curé Labelle, apôtre bien connu de la colonisation, à Anvers en mai 1885, en est un exemple.

En outre, pour développer de nouveaux secteurs d'industrialisation basés sur l'exploitation des ressources naturelles, le Québec a besoin de capitaux et de cadres compétents. Pour ce faire, on se tourne vers l'extérieur: les Etats-Unis, l'Angleterre et les pays francophones d'Europe. Le rôle de ces derniers paraît cependant négligeable comparé aux géants anglophones, bien que l'on découvre çà et là, des Belges agissant comme conseillers techniques dans des secteurs comme les ponts et chaussées, et l'enseignement.

Nous sommes en 1899 et la ville de Shawinigan est en effervescence. La responsable de cette agitation: une compagnie d'électricité, la Shawinigan Water and Power, qui a décidé d'édifier un barrage sur la rivière Saint-Maurice.

Une ville surgit de la forêt, la construction des maisons suit avec peine la progression des hommes. Mais pour assurer la rentabilité de son entreprise, il faut que son directeur convainque des industries grandes consommatrices d'électricité de s'installer dans les parages. L'industrie de la pulpe pour la fabrication du papier journal, est de celles-là. Au printemps 1900, les travaux préliminaires à la construction de l'usine de pulpe sont entamés, mais l'opération est plus complexe que ne s'avait laissé sous-entendre son promoteur, et il faut l'interrompre puisque le capital de départ est déjà complètement dépensé. A la suite de cette mauvaise nouvelle, la Banque d'Outremer décide de liquider l'affaire. A cette fin, elle envoie sur place un ingénieur hollandais de 35 ans: Jean Hubert Biermans. Voici en quels termes il a raconté son arrivée en 1900:

Je suis arrivé aux Trois-Rivières, le 8 novembre au soir. Il neigeait, et cette neige est restée. J'ai logé à l'hôtel Dufresne et le lendemain, à six heures du matin, un compagnon et moi sommes partis pour Shawinigan Falls, en voiture d'été. Comme à cette heure matinale, il n'y avait pas eu moyen d'avoir le déjeuner à l'hôtel, c'est à jeun que nous nous sommes mis en route. Il faisait bien froid et je n'avais qu'un léger pardessus et des gants de peau. Les deux ponts du Saint-Maurice, à Trois-rivières, ayant été détruits par le feu, je crois, il a fallu traverser les deux bras de la rivière en bac, opération bien lente. Nous sommes arrivés à Almaville vers 9 heures et demie et bien contents d'avoir à déjeuner chez M. Veilleux, qui avait charge alors de la traverse entre Almaville et Shawinigan Falls.

En arrivant je me suis enquis d'un logement. Impossible de trouver place pour passer la nuit. Je suis retourné le soir même à Montréal par le Grand-Nord jusqu'à Joliette, de là à Saint-Jérôme et de cet endroit à Montréal.

M. Georges Robitaille, qui était alors gérant de la Banque de Québec à Shawinigan, me disant que dans quelques jours on pourrait probablement me loger dans le bâtiment de la Banque, alors en construction, je suis revenu trois jours plus tard. Comme la petite chambre qui m'était destinée était loin d'être terminée, je suis allé pendant quelques jours au Lac-à-la-Tortue, à l'hôtel situé près de la station et qui fut plus tard incendié. Je faisais journellement le trajet Lac-à-la-Tortue - Shawinigan Falls et vice-versa, ce que je dus vite abandonner, car il y avait trop de neige pour les voitures d'été et pas assez pour les voitures d'hiver. Enfin, au bout de 8 jours, la petite chambre au-dessus de la Banque de Québec put me recevoir et je l'ai occupée jusqu'au commencement de janvier 1901, époque à laquelle j'ai pu obtenir une chambre au Cascade Inn que l'on construisait alors. Cette chambre, j'ai dû l'achever et la meubler moi-même. (1)

Sur place, Hubert Biermans constate que le projet n'est pas aussi sombre qu'on le pensait, et qu'il mérite d'être poursuivi:

La construction de l'usine de la Belgo-Canadian Pulp and Paper Co venait de commencer, on faisait des fouilles pour les fondations. Je me suis vite rendu compte que ma tâche, loin d'être facile, était au contraire bien lourde, mais je dois reconnaître avoir été efficacement secondé par mon personnel qui était en majorité canadien-français. (2)

Dans cette agglomération qui compte déjà plus d'une centaine de maisons, la silhouette trapue de cet étranger est aussitôt remarquée. Son

secrétaire le décrit comme "un homme très énergique, un travailleur infatigable qui exige beaucoup de ses collaborateurs et qui sait les reconnaître" (3). A la fin de l'hiver, l'usine est prête à fonctionner. Mais qui est Biermans et d'où vient-il?

A 35 ans, Hubert Biermans n'est pas ce que l'on pourrait appeler un débutant. C'est un ingénieur qui a derrière lui une carrière assez fournie. C'est un Hollandais, né à Herkenbosch, village voisin de la frontière belge. Si je mentionne ce fait, c'est qu'il fut méconnu et déterminant. En effet, la Belgique fut pour lui, avant le Canada, sa première terre d'accueil. Sa mère étant morte alors qu'il n'avait que 2 ans, il fut élevé de l'autre côté de la frontière par son oncle, qui l'inscrivit à l'école primaire de Hasselt. Plus tard, la proximité de Liège fera en sorte que c'est dans cette ville francophone qu'il accomplira ses études d'ingénieur. Il sera ensuite absorbé dans l'orbite belge à un point tel, que ceux qui l'ont connu au Canada, le croyant Belge, ne s'interrogeront jamais sur sa véritable nationalité. Et pourtant, c'est un homme du Limbourg hollandais, carrefour de langues et de frontières, un homme issu d'un village qu'il n'oubliera jamais: notamment, après avoir été détruite par les bombardements, l'église du village sera rebâtie grâce à un don généreux de sa part.

L'expérience que possède Hubert Biermans en tant qu'ingénieur au moment où il arrive à Shawinigan, correspond à celle que plusieurs de ses contemporains ont acquise grâce à l'expansion des grandes nations européennes. C'est l'époque des grands projets, et le chemin de fer est l'outil indispensable au développement économique.

Ses premiers contrats, Mons. Biermans les doit à la Compagnie des chemins de fer départementaux de France, qui l'envoie en Corse en 1885 et ensuite en Algérie où il participe à la construction de la voie ferrée reliant Mostaganem à Tiaret (en 1888). Mais c'est en Afrique centrale qu'il acquerra sa principale expérience. Afin de hâter la percée économique et, selon l'expression du temps, "contribuer au progrès de l'oeuvre civilisatrice au Congo", le roi Léopold II se fait l'instigateur d'un ouvrage grandiose qui consiste à relier par chemin de fer, Matadi à Léopoldville. Travail de titans, à la mesure des hommes qui l'entreprennent et parmi lesquels le nom de Hubert Biermans figure au premier plan. En 1898, 366 km de rails, de viaducs, sont installés à travers une nature hostile: l'ouvrage aura duré neuf ans! L'année suivante, on retrouve notre ingénieur aux Philippines, à Manille où il est chargé d'étudier plusieurs projets dont celui d'établir un chemin de fer de ceinture

autour de la ville. Le climat politique incertain, nous sommes à l'époque où les Etats-Unis héritent de cette colonie espagnole, l'empêchera de mener à bien cette mission.

En ces premiers jours de 1900, Hubert Biermans ignore que cette année nouvelle signifiera pour lui autre chose que l'avènement d'un siècle et la perspective de missions lointaines. Après avoir effectué un bref séjour dans la colonie anglaise de la Côte d'Or, la Banque d'Outremer l'envoie au Canada pour une mission qui ne s'annonce pas bien différente des autres. Comment peut-il deviner que le Canada fera de lui un industriel, l'adoptera comme citoyen, et qu'il trouvera femme à 42 ans!

En 1901, l'eau de la Saint-Maurice s'engouffre dans les turbines de l'usine, et les machines commencent à produire à la cadence quotidienne de 85 tonnes de pâte mécanique. La pâte est revendue à une papeterie située en Angleterre. Les Lloyds qui en sont les propriétaires, réalisent les bénéfices les plus importants de l'opération, car le marché de la pulpe est à cette époque moins favorable que celui du papier. Il ne faut qu'un an à Hubert Biermans pour corriger cette anomalie. Il propose aux actionnaires d'augmenter une fois encore leur mise de fonds afin de convertir l'usine et d'y installer des machines à papier. Mais ils refusent et H. Biermans contourne cet obstacle en fondant une société, la "Société fermière" qui louera l'usine et l'aménagera pour produire du papier. Les séchoirs à pulpe sont démolis et la première machine à papier entre en action en mars 1904. Dès cet instant, l'histoire de l'entreprise se déroulera sous le signe du succès. Il n'est donc pas étonnant que les actionnaires du groupe de la Banque d'Outremer essayent de participer à nouveau à l'affaire. Une clause du contrat avec la "Société fermière" leur permettait de racheter les installations de la Belgo, moyennant le versement d'un profit de 50% à cette dernière. C'est ce qu'ils firent. L'entreprise est réorganisée, elle porte maintenant le nom de "Belgo Canadian Pulp and Paper". Monsieur Biermans en reste le directeur, entouré de cadres, belges pour la plupart, que lui envoie la Banque d'Outremer. Les actions de la compagnie sont cotées à la Bourse de Bruxelles.

L'adjonction de nouvelles machines, l'agrandissement des bâtiments, la construction d'un moulin à scie et enfin la décision en 1913, de produire elles-mêmes le sulfite nécessaire à la fabrication de la pâte, confèrent aux installations de Shawinigan une place prééminente dans la région. En 1920, l'usine a une capacité de production double de celle qu'elle avait au départ. L'historien local, Gérard Filteau, résume l'évolution de la Belgo en ces termes :

Après la guerre, les actionnaires belges avaient décidé de réorganiser leur compagnie pour en faire une entreprise canadienne, afin d'éviter de payer la taxe à la fois au Canada et en Belgique. L'affaire porta alors le nom de Belgo Canadian Pulp and Paper. La Banque d'Outremer voulut ensuite profiter de ce que le taux de change entre le Canada et la Belgique lui était favorable pour vendre ses intérêts dans la compagnie. M. Biermans tenta de dissuader les administrateurs d'opérer cette transaction, en faisant valoir le bel avenir qui s'offrait à l'industrie du papier. Ses conseils ne furent jamais écoutés. Il avertit alors la Banque qu'il se joindrait à tout groupe acheteur et resterait dans l'affaire. C'est ce qu'il fit en s'alliant au groupe Newman, Swezey and Co. On réorganisa la compagnie en 1921, sous le nom de Belgian Industrial Co. (4)

Durant les années 1920, on constate dans le secteur des pâtes et papier au Québec, que la demande ne progresse pas au même rythme que les investissements. Des usines se ferment tandis que d'autres se regroupent; la Belgo n'échappe pas à ce mouvement. En 1925, le groupe Holt and Gundy qui vient d'acquérir la "Saint-Maurice Paper", décide de louer la Belgo et d'exploiter les deux usines sous le nom de "Saint-Maurice Valley Corporation". C'est le moment choisi par H. Biermans pour vendre ses intérêts au nouveau groupe. A 60 ans, il semble avoir pris la décision de mettre un terme à son épopée canadienne. Nullement essoufflé, il désire retourner en Europe et construire une usine à papier en France. Le rideau se baisse sur le deuxième acte, sur ce qu'il qualifiera plus tard comme étant "les plus belles années de ma vie" (5).

A Shawinigan, Hubert Biermans habite une maison qu'il s'est fait construire dans la rue des Erables. Très tôt, elle avait frappé l'imagination populaire, à tel point que la maison était devenue "le Château rose", tandis qu'on surnommait la rue, "la Côte des Belges". En effet, c'est là que les cadres de l'usine, Belges pour la plupart, s'étaient regroupés. Cette immense demeure peinte "du rose vivant et chaud que prend le liséré du ciel, le soir en bordant l'horizon", frappait l'imagination des enfants (6). C'est avec mélancolie que Rose V. Swift, poétesse à ses heures, évoque le passé:

Vous souvient-il encor de la bonté du maître,
De son cordial accueil, qu'on fut grands ou petits?
Il sema du bonheur, sans le faire connaître.
Qui donc s'en souviendra quand nous serons partis? (7)

Jean Lebrun se rappelle de l'accueil qu'il y recevait:

Etant petit bonhomme, j'entrais chez lui à n'importe qu'elle heure, car il n'avait pas d'enfant, et il les aimait. Je me souviens même qu'au temps de Pâques, le samedi saint, il faisait venir tous les enfants du voisinage et leur remettait un gros oeuf de Pâques gravé à leur nom. (8)

Effectivement, le couple Biermans n'avait pas d'enfant. C'est en 1907 que notre ingénieur avait épousé une veuve de 40 ans, Berthe Lapôtre. Il la connaissait depuis bien longtemps, et permettez-moi de m'infiltrer dans l'intimité de notre personnage afin de vous raconter comment le hasard orienta sa vie professionnelle et

affective. A 12 ans, quand Hubert vivait en Belgique, son grand-père l'emmena un jour en promenade non loin de chez lui, là où on installait une voie ferrée. De cette promenade allait naître son intérêt pour la carrière d'ingénieur. Il demanda aussitôt pour travailler et on l'engagea comme manoeuvre: il devait aider à transporter les outils et les traverses. Le patron du chantier avait une fille, Berthe. Un jour, alors que Hubert avait 19 ans, le patron lui demanda d'aller chercher sa fille à la gare. Ce fut, paraît-il, le coup de foudre. Hélas, Berthe épousa un de ses cousins: Hubert ne la retrouvera que 20 ans plus tard. Lorsque Hubert Biermans décide de quitter le Québec et de se retirer en Europe, la déception est grande parmi ses collègues et ses amis. Aussi, décident-ils de marquer son départ par une cérémonie dont le compte-rendu sera publié à la une du "Nouvelliste" de Trois-Rivières. Ce journal titre: "Jamais pareil témoignage d'estime et d'admiration n'a été rendu à un chef d'industrie de notre province". Plus loin, le journaliste précise:

Les autorités religieuses et civiles, municipales et provinciales ont participé à cette fête organisée pour reconnaître le mérite supérieur, unique même de celui qui fut certainement le principal artisan de la prospérité de la ville de Shawinigan Falls, tout en acquérant le titre de patron modèle et chéri des ouvriers. (9)

C'est dans une ville de fête, il y a de cela 55 ans, que se massent près de 8000 personnes. En tête du cortège, une voiture tirée par deux chevaux emmène les époux Biermans vers l'arena où l'on remettra au héros du jour, son portrait peint par Georges Delfosse. Derrière l'emphase des discours prononcés ce jour-là, apparaît l'hommage sincère de toute une ville, la reconnaissance et l'admiration des ouvriers à leur patron. Ce témoignage nous permet de faire le point sur la nature des liens qui unissaient le chef à ses ouvriers.

En ce qui concerne les relations de travail, il semble qu'aucun syndicat ne se soit implanté dans l'usine du temps du "grand patron". On ne peut hésiter à qualifier son style de gestion, de paternaliste. Son rôle ne se bornait pas à gérer une entreprise, mais à prolonger son action sociale en accord avec les principes moraux de l'Eglise. Si la population n'en a retenu que les bienfaits, il ne faut pas en conclure qu'il n'y ait jamais eu d'accrochage. Monsieur Aquila Dehauffe, le secrétaire-trésorier de la Belgo, relatera plus tard l'événement qui suit:

Pendant les 25 années qu'il dirigea l'usine de la Belgo, il n'y eut jamais de grève parmi les Canadiens-français. Seuls les conducteurs américains des machines à papier se sont mis un jour en grève, pour une vétille. Le lendemain, M. Biermans donnait ordre d'adresser les chèques de salaires aux grévistes en leur faisant part qu'il n'avait plus besoin de leurs services: entre-temps il avait fait appel aux Canadiens-français qui étaient à la remorque des Américains et, tous ensemble, ils réussirent à remettre les machines en marche. Cette affaire avait coûté \$60,000 à la compagnie. (10)

Dès 1918, il existe dans l'usine un comité de sécurité industrielle présidé par le comptable belge de l'entreprise. Ce comité publie un bulletin mensuel destiné à favoriser "la prévention et la sécurité publique dans les usines et en ville". Les membres du comité estiment que ce journal aidera "à rendre plus étroite l'union entre le capital et le travail, entre la ville et les industries." (11)

Hubert Biermans appréciait les ouvriers qui cultivaient comme lui, le travail et la persévérance. C'est ainsi qu'il ne manquait jamais l'occasion de les associer à l'hommage qu'on lui faisait. Lors de la cérémonie marquant en 1926 son départ de Shawinigan, il déclarait:

C'est grâce à vous si j'ai réussi à monter cette grande industrie. Nous avons travaillé toujours la main dans la main et les coeurs réunis. Il est bien regrettable que tous les industriels ne fassent pas le même geste, car je vous avoue que le rôle de celui qui donne est bien plus facile que celui qui reçoit. (12)

Quelques mois plus tôt il soulignait:

...ce n'est pas moi qui ai fait la Belgo, mais c'est la coopération de tout mon personnel, tant ouvrier qu'employé; c'est à leur travail, à leur esprit d'initiative et à cette bonne entente qui n'a jamais de l'affaire et à cette bonne entente qui n'a jamais cessé de régner parmi nous, que je dois le succès de l'affaire dont j'avais la charge, ainsi que mon succès personnel. (13)

Mais dans quelle mesure, les sentiments exprimés dans les discours, se traduisent-ils par des actes?

Je crois que nous touchons ici un des aspects les plus attachants du personnage, celui qui demeure le plus ancré parmi les souvenirs des contemporains de son époque; je veux parler de son esprit de charité. Monsieur Dehauffe, son secrétaire, confiait à un journaliste que "c'est sans aucun doute en souvenir de la coopération de ses ouvriers canadiens français de Shawinigan, que H. Biermans prit des dispositions pour donner sa fortune aux oeuvres de la province de Québec". Cette remarque peut nous paraître exagérée, mais il est évident que H. Biermans n'a pas attendu le seuil de la mort pour faire bénéficier son entourage de sa générosité.

Il ne devait pas sa fortune à un héritage, son père était boulanger, mais au travail. Comme l'écrivit avec emphase, un journaliste de Shawinigan:

Monsieur Biermans...devait son succès à cet amour du travail, à cette détermination de réussir dans la vie, lui qui était d'origine modeste, à cette énergie indomptable qui le caractérisait dans le vaste champ de son activité... (14).

S'il amassa ses premières économies à son retour du Congo, c'est à son usine de Shawinigan qu'il fit fortune.

Durant toute sa vie, H. Biermans s'intéressa au bien-être de la collectivité où il vivait, en encourageant les institutions charitables et les maisons d'enseignement. Avant de mentionner les principaux organismes qui bénéficièrent de

ses largesses, arrêtons-nous sur le témoignage de deux personnes qui l'ont connu intimement. Maître Jean Lebrun, fils de l'ancien contrôleur de la compagnie, se souvient:

Le bon curé Dusablon, tout dévoué à son église, allait souvent voir M. Biermans pour obtenir une obole pour des réparations. Toujours généreux, celui-ci donnait des ordres à mon père de doubler la somme demandée par le curé pour, disait-il, "lui faire plaisir". (15)

Quant à Mademoiselle Ricard, dame de compagnie du couple Biermans, elle nous raconte que chaque année le curé réclamait de l'argent pour acheter une nouvelle soutane. Hubert Biermans payait de bon coeur, feignant ignorer que le bon curé portait toujours ses vieilles soutanes et que l'argent servait en réalité à acheter des vêtements pour les enfants pauvres.

Je n'ai pas eu le temps, dans le cadre de la préparation de cet exposé, de dresser la liste des dons que fit Monsieur Biermans tant au Québec qu'à l'étranger. Et d'ailleurs, est-ce faisable? Monsieur Fabien Larochelle, auteur d'un ouvrage remarquable sur l'histoire de Shawinigan, y a renoncé et ne nous fournit qu'une liste incomplète. Selon lui, près de \$700,000 ont été distribués à des institutions et à des groupements de la ville (16). Parmi les bénéficiaires extérieurs à Shawinigan, on dénombre la Croix-rouge canadienne, plusieurs hôpitaux, des associations ainsi que les universités de la province. Parmi ces dernières, mentionnons l'Université de Montréal qui reçut \$750,000 en plus de se voir offrir la résidence officielle du recteur à Outremont.

A l'étranger, sa philanthropie se manifesta notamment par le don de un million de dollars, consentis à l'Université de Paris en 1926. Cet argent servit à la construction d'un résidence pour les étudiants belges et luxembourgeois de la Sorbonne: la fondation Biermans-Lapôte. En outre, il fit don à la Croix-rouge de Belgique, de son domaine des Salles-Neuves (Loiret) en France, afin de pouvoir héberger des enfants victimes de la deuxième guerre.

Vers la fin de sa vie, H. Biermans fut sensible au bien-être des personnes âgées qui n'avaient pas comme lui, le bonheur de vivre à deux. Il déplorait que dans les maisons de retraite, les couples fussent obligés de vivre à des étages différents. C'est afin de rétablir l'intimité conjugale qu'il contribua à l'édification du Foyer Dehauffe à Shawinigan, et du Foyer Biermans à Montréal. Généreux de son vivant, H. Biermans le fut après sa mort en laissant aux Québécois environ 4,5 millions de dollars, soit 80% de sa fortune. Pour lui, la richesse n'était qu'un moyen de faire des heureux:

Si j'ai été heureux, je ne le dois pas à la richesse elle-même, mais aux services qu'elle m'a permis de rendre. Je plains sincèrement ceux-là qui font de l'argent une fin, et du volume de leurs biens la mesure même de leur bonheur. Ma réussite en affaires, je la dois à mes amis. (17)

A la fin de 1926, H. Biermans traverse l'Atlantique, décidé de monter une usine à papier en France. Pourquoi ce départ?

Nous ne pouvons qu'imaginer les raisons qui le poussent. En premier lieu, il semble évident que le contexte économique est en train de se modifier. Les sociétés se regroupent, l'usine produit et vend, les défis ont tous été relevés avec succès. L'ambition du "grand patron" est-elle satisfaite, ou bien perçoit-il un changement dans la conjoncture économique? En deuxième lieu, on peut se demander si l'enchaînement des événements, la première guerre mondiale par exemple, n'a pas prolongé involontairement l'épisode canadien de sa vie professionnelle. Enfin, de quelle façon a-t-il accepté l'échec qu'il subit en 1919 sur le plan politique, alors que le premier ministre de l'époque rejeta sa candidature comme député provincial du comté de Saint-Maurice? Concernant cette affaire, l'historien F. LaRoche parle de "bêtise" et de "méchanceté", "d'énormes faussetés" de la part "d'adversaires malicieux". H. Biermans en fut, paraît-il, "victime durant plusieurs années". Jean Lebrun affirme même que "cet affront, venu à la suite de toutes ses munificences à l'endroit de la population locale de Shawinigan, le décida de quitter le Canada pour la France". (18)

En réalité, c'est à Monaco qu'il s'installe, non seulement pour le climat, mais aussi pour des raisons d'ordre fiscal. Mais la crise de 1929 l'empêche de mettre son premier projet à l'exécution. Dès lors, il semble mener l'existence d'un homme d'affaires, quittant régulièrement son refuge ensoleillé pour Paris ou Bruxelles.

En 1940, c'est tout naturellement vers le Québec qu'il se tourne afin de se réfugier devant l'invasion allemande. S'il se fixe à Montréal, il ne reste pas moins attaché à Shawinigan et à ses anciens employés. Ceux-ci le lui rendent bien, puisqu'en 1948, la ville décide de souligner le rôle d'Hubert Biermans en le faisant citoyen d'honneur. La décision du Conseil de ville s'appuie notamment sur le fait que M. Biermans "a toujours porté un intérêt très vif au progrès de cette cité et au bien-être de sa population, particulièrement de la classe ouvrière, et qu'il a surtout prodigué ses deniers et ses conseils en faveur de la jeunesse étudiante". Le Conseil rappelle aussi "que depuis son départ de cette cité, il a en diverses circonstances, donné des preuves renouvelées de sa grande sollicitude envers nos oeuvres religieuses, patriotiques, sociales et charitables qu'il jugea dignes de mériter son appui".

En 1951, des cérémonies grandioses marquent le cinquantenaire de Shawinigan. A cette occasion, la ville honore ses pionniers. Une plaque en l'honneur de M. Biermans est apposée à la façade du marché. Mais celui-ci, fidèle à ses

principes, tient à associer quatre de ses premiers employés à l'hommage qui lui est fait.

Les services que ce philanthrope a rendus à la société seront également reconnus à l'extérieur de la province. Plusieurs décorations, tant belges que luxembourgeoises et françaises, viendront souligner son oeuvre. Le Vatican le fera Chevalier Grande Croix de l'ordre équestre de Saint-Sépulcre de Jérusalem. Les grades honorifiques de docteur honoris causa lui seront **décernés par l'Université de Louvain et par l'Université Laval.**

A la fin de sa vie, H. Biermans partage son temps entre Monte Carlo, Bruxelles et Chomedey, où il pratique l'élevage des vaches laitières avec plus ou moins de conviction.

L'âge ne semble pas entamer son caractère jovial. A table il déclare à qui veut l'entendre, qu'il "ne faut pas abîmer le vin en y mettant de l'eau, mais améliorer l'eau en y versant du vin".

Le 12 février 1953, dans sa résidence de Monte-Carlo, une épidémie de grippe emporte ce pionnier et philanthrope. Il était âgé de 88 ans. Son corps est transporté dans sa résidence à Uccle, près de Bruxelles. C'est sous un ciel gris que H. Biermans sera inhumé auprès de sa femme au cimetière de Morlanwelz. Dans le cortège, pas de parent, quelques amis et des délégations officielles. Tous venus avec des souvenirs différents. Des Belges qui se souviennent de la ligne Matadi-Léopoldville; des étudiants qui le remercient de son appui, et des gens d'église qui le prient pour sa générosité.

Sans héritier, H. Biermans ne laisse parmi les vivants que des souvenirs et l'espoir gravé quelque part sur une plaque à Shawinigan, "que son exemple serve d'inspiration à nous qui l'avons connu et à ceux qui le suivront".

Treize ans plus tard, un journaliste de La Presse s'interrogera:

Qui était M. Biermans? Un Belge qui l'était sans l'être. Un Québécois qui le reste. Non seulement par la fortune qu'il nous a laissée, mais par son comportement à l'égard des Canadiens français... Ainsi se fait l'histoire. Celle qu'on connaît. Et celle qu'on ne connaît pas. (19)

NOTES

Larochelle, Fabien, **Shawinigan depuis 75 ans**, Hôtel de Ville, Shawinigan, 1976, pp. 263-264.

¹Larochelle, Fabien, **Shawinigan depuis 75 ans**, Hôtel de Ville, Shawinigan, 1976, pp. 263-264.

²*Idem.*, p. 264.

³**La Presse**, 27 août 1966.

⁴Filteau, Gérard, **L'épopée de Shawinigan**, Shawinigan, 1943, p. 202.

⁵**La Presse**, 30 juin 1948.

⁶Rose Valotaire Swift, "L'ancienne demeure...", dans Filteau, G., p. 346.

⁷*Idem.*

⁸Copie d'un article sur H. Biermans, par Jean Lebrun.

⁹**Le Nouvelliste**, 2 novembre 1926.

¹⁰Larochelle, F., p. 265.

¹¹*Idem.*, p. 433.

¹²**Le Nouvelliste**, 2 novembre 1926.

¹³Larochelle, F., p. 267. Voir aussi **Le Nouvelliste** du 24 juin 1944.

¹⁴Ferdinand Daemen, originaire d'Anvers, dans le numéro de février 1953 de **La Revue de Shawinigan**.

¹⁵Texte personnel rédigé par J. Lebrun, le 12 janvier 1943.

¹⁶Larochelle, F., pp. 268-269.

¹⁷**La Presse**, juin 1948.

¹⁸Texte personnel de J. Lebrun, du 12 janvier 1943.

¹⁹Houde, Renée, "J.H. Biermans a laissé ses millions aux Québécois", **La Presse**, 27 août 1966.